

BeauxArts
30 septembre 2025

BeauxArts^{Magazine}

Par Maïlys Celeux-Lanval

ARTISTE À SUIVRE

Les sublimes ruines d'Élise Peroi, fresques de soie et de lin

À Florence, un ancien couvent de 17 000 mètres carrés héberge les œuvres de jeunes artistes contemporains, avant de se métamorphoser prochainement en musée. Parmi eux, Élise Peroi nous a tapé dans l'œil ; autrice de splendides sculptures-tapisseries en soie et en lin qui jouent avec l'absence et la déchirure, elle invite la mémoire du vivant entre les vieilles pierres. Rencontre dans son atelier arlésien.



Élise Peroi devant son métier à tisser, 2025 ⓘ

© Salah Boutayeb

Au cœur d'Arles, Élise Peroi (née en 1990) vit dans une maison en pierres « typique de la ville », sourit-elle, charmant labyrinthe de trois étages organisé autour d'un grand escalier en pierres. Elle travaille de chez elle, et **a aménagé son atelier** dans une **petite pièce de neuf mètres carrés**. Il y a là son **métier à tisser**, quelques œuvres au mur...

Difficile, pourtant, d'imaginer que c'est dans cet espace digne d'une cellule de moine que la jeune femme fabrique ses **œuvres de soie et de fils de lin**, dont les dimensions se hissent volontiers à l'échelle architecturale – et notamment au **couvent Sant'Orsola à Florence**, où elle expose actuellement sous le commissariat de Morgane Lucquet Laforgue dans l'accrochage collectif « The Rose That Grew From Concrete ».



Élise Peroi fabrique ses œuvres de soie et de fils de lin, dont les dimensions se hissent volontiers à l'échelle architecturale, 2025



© Johanna Leijns pour BeauxArts.com

Il est vrai que la jeune femme travaille **la légèreté, l'absence, le fragment**, le « lambeau », dit-elle, et que ses œuvres, ses « constructions flottantes », ne pèsent presque rien tant elles sont **faites de peu de matière**. À Sant'Orsola, elle s'est glissée dans **l'ancienne pharmacie du couvent** qui a, comme de nombreux bâtiments religieux de cette taille, **connu plusieurs usages**, transformé successivement en manufacture à tabac puis en camp de réfugiés, avant d'être recouvert de béton pour devenir une caserne dans les années 1980 – un projet abandonné qui laissera le bâtiment, pourtant sublime, en piteux état.

La mémoire de l'architecture et de sa végétation

« Je recompose la peinture sur mon métier à tisser dont la chaîne est en lin, et je refais le motif en choisissant de laisser des vides et des pleins. »

« J'ai eu envie de **retracer les différents temps** de Sant'Orsola avec des **motifs inspirés du végétal**, nous raconte-elle un après-midi de septembre, tout juste revenue au calme de son atelier : des plantes médicinales pour évoquer le couvent, des feuilles de tabac pour la manufacture... » Le tout est suggéré à travers des **tapisseries aussi fines et transparentes** que des voiles, **suspendues au plafond** et laissées libres ; le moindre mouvement, le moindre souffle les fait bouger, et fait prendre conscience de l'espace et du passage des corps.



L'œuvre d'Elise Peroi pour l'exposition « The Rose That Grew From Concrete » au Museo Sant'Orsola à Florence



Pour Sant'Orsola, l'artiste a réalisé une série de tissages dans l'espace de l'ancienne infirmerie, qui nous conte l'histoire du lieu à travers les plantes qui l'ont habité ou l'habitent encore : des plantes médicinales, des plants de tabac, des fleurs typiques de la région de l'Istrie ou encore des plantes sauvages qui poussent de manière spontanée.

© Photo Florelle Guillaume / Museo Sant'Orsola, Florence

À l'arrière de la pharmacie, une pièce plus modeste, plus sombre aussi, a évoqué à Élise Peroi **L'Annonciation de Fra Angelico** (1430-1432), notamment la toute petite fenêtre au fond de l'architecture de la composition, qui ouvre la scène sur les arbres... « Comme si la forêt était traversée par l'architecture du bâtiment. » Pour cette seconde installation tissée, également suspendue, l'artiste a donc choisi **d'ouvrir une fenêtre sur un paysage florentin**, le jardin des Iris, lequel n'ouvre ses portes qu'à la fin du mois d'avril et durant le mois de mai, à l'exacte période où les fleurs s'ouvrent et déploient leur beauté. On l'aura compris : chaque tissage est une **évocation de vie, de fleurs, de feuilles**, mais le travail de la matière que mène l'artiste joue de vides et de ruines, et rappelle la **beauté parcellaire des fresques anciennes**, en partie disparues, mangées par le temps.

Tisser, découper, retisser

Élise Peroi nous explique son **processus de travail** : « Quand ce sont des œuvres qui se déploient dans l'espace comme à Sant'Orsola, je fais des **dessins préparatoires**. Ici, j'ai peint sur des feuilles de calque pour travailler avec la transparence de chaque textile. Ensuite, je **peins sur de la soie** ; je n'arrive pas toujours à suivre le premier dessin mais ce n'est pas grave, je peux partir dans quelque chose d'autre. J'utilise de la **gouache**, des **pigments** comme des ocres, du gesso... Quand j'ai fini, je découpe la soie avec une machine qu'on utilise normalement pour le cuir, afin de **créer des fils de trois millimètres** de largeur. La soie devient un fil mais aussi un lambeau. Puis, je **retisse** totalement la peinture : je la recompose sur mon métier à tisser dont la chaîne est en lin, et je refais le motif en choisissant de **laisser des vides et des pleins**. »



Élise Peroi recompose la peinture préparatoire sur son métier à tisser, 2025 ⓘ

© Johanna Leijns pour BeauxArts.com

Pour créer un **effet de profondeur**, la jeune femme précise faire appel à la **technique de la double chaîne** : « Je travaille sur deux tissages en même temps. Enfin, je mets le tout sur un cadre pour apporter du volume, et cela donne une **peinture recomposée sur deux plans**. » Ce n'est pas le cas à Sant'Orsola, mais Élise Peroi travaille volontiers la **forme du losange** : les pans de tissages se croisent et se recroisent, dans un jeu géométrique « qui raconte le propre du tissage », et fait apparaître « un **rapport à la parole**, au langage, à l'engendrement. J'aime quand les choses se racontent et se re-racontent. »

Une histoire de famille

À l'origine de sa pratique, il y a deux femmes. **Sa mère**, d'abord, couturière et enseignante en arts du costume, dont elle a suivi les cours étant petite, se faufilant dans les salles de classe de la Chambre des métiers à Nantes, où elle a grandi. Puis **sa grand-mère**, enlumineuse et calligraphe : « Souvent, elle me demandait de l'aider à faire des étiquettes et des emballages. Je passais du temps à faire des choses pour elle, j'étais **bercée par des gestes répétitifs**. » Élise se penche alors sur des **calendriers des bergers**, illustrés d'« images qui racontaient le zodiaque, la nature, et c'est quelque chose qui m'a intéressée et qui me nourrit toujours aujourd'hui, cette question de l'homme dans le paysage ».



Quand ce sont des œuvres qui se déploient dans l'espace, Élise Peroi fait des dessins préparatoires, 2025



© Johanna Leijns pour BeauxArts.com

**« Tisser, c'est créer
une surface,
construire un mur,
construire quelque
chose. »**

Passionnée, elle poursuit cette voie jusqu'aux **Beaux-Arts de Bruxelles**, où il lui est demandé de choisir dès sa première année **une spécialité** : ce sera le tissage, qu'elle veut tout de suite « lier à quelque chose de l'ordre du figuratif », pour « **créer des histoires à partir du textile** », et ainsi faire se rejoindre les pratiques de sa mère et de sa grand-mère.

Aujourd'hui, si Élise Peroi parle

volontiers de la portée narrative de ses œuvres, il faut préciser qu'elle travaille toujours **par allusions**, petites touches, suggestions, que rien n'est jamais appuyé, bien au contraire. Lorsqu'elle évoque ce qu'elle lit (l'anthropologue britannique Tim Ingold, l'essayiste Marielle Macé), elle précise aussi qu'elle peut se faire un monde d'une courte citation – « tresser une cabane », par exemple, du géographe Augustin Berque.



Élise Peroi dans son atelier à Arles, 2025 

© Johanna Leijns pour BeauxArts.com

À Sant'Orsola, elle nous explique que ses pièces « **parlent beaucoup de l'air** » parce qu'elles sont extrêmement légères, que ce sont des « formes d'architecture transparentes, des murs dans lequel on voit à travers, des parois qui peuvent prendre le corps du visiteur ». Ses œuvres embrassent les visiteurs, elles **les entourent, les enveloppent**, leur fait prendre conscience de la densité de l'air autour d'eux, du **bruissement des fantômes**, fussent-ils des plantes qui, autrefois, ont ici poussé. « Tisser, c'est créer une surface, construire un mur, construire quelque chose », poursuit celle qui modèle le vide et la ruine, « l'absence, la déchirure, la reconstruction ». Des mots durs, mais qui apparaissent chez elle comme un **pur langage du fil**, une **manière de penser** qui passe par la matière, par le geste toujours recommencé. Un rituel, une danse du quotidien.